

Muriel Mosconi

Inconscient et logique, fragments *

Le thème « Inconscient et logique » est extrêmement vaste, il va être traité par quelques fragments : « Freud et Brentano », « Une logique de l'impossible », « Le désir du mathématicien », « La logique : science du réel ».

Freud et Brentano

Freud, jeune étudiant en médecine, suit les cours de Franz Brentano ¹ sur la philosophie, la logique et Aristote durant cinq semestres à raison de deux séances par semaine, alors que rien ne l'y oblige dans son cursus médical, et il entretient des liens étroits avec son maître.

Franz Brentano a été le premier à pointer l'importance du *cogito* cartésien dans la naissance de la science moderne, ce que Lacan reprendra évidemment dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, mais aussi, entre autres, dans le bien nommé séminaire *La Logique du fantasme*. Si Brentano montre à Freud à travers Descartes l'origine de la science moderne, il lui montre aussi la limite de celle-ci où, selon Descartes, le sujet de la science serait maître en sa demeure. Quand Freud décide de ne pas reculer devant ce qu'il appelle alors « la psychologie des profondeurs », il ne fait rien d'autre qu'ouvrir l'au-delà de la science de son époque et en particulier celle de son maître Brentano.

Brentano, lui, parle de la logique comme de « cet art important, dont un seul progrès entraîne mille progrès scientifiques ² ». Et il disserte sur la question de la *Vorstellung*, la représentation, du jugement d'attribution et du jugement d'existence. Mais, pour lui, la forme fondamentale du jugement serait celle de l'existence et non celle de l'attribution, contrairement à la tradition qui le précède et contrairement à Freud qui dans la *Verneinung* soutiendra que le jugement d'attribution précède le jugement d'existence.

Un des derniers avatars lacaniens de cette logique se trouve dans la conclusion de la première séance d'*Encore* : « Tout ce qui s'est articulé de

l'être suppose qu'on puisse se refuser au prédicat et dire *l'homme est* par exemple sans dire quoi. Ce qu'il en est de l'être est étroitement relié à cette section du prédicat. Dès lors, rien ne peut en être dit sinon par des détours en impasse, des démonstrations d'impossibilité logique, par où aucun prédicat ne suffit. Ce qui est de l'être, d'un être qui se poserait comme absolu, n'est jamais que la fracture, la cassure, l'interruption de la formule *être sexué* en tant que l'être sexué est intéressé dans la jouissance³. » Le jugement d'attribution du prédicat « sexué » précède donc le jugement d'existence de « l'homme », l'oublier implique après coup ces démonstrations d'impossibilité logique sur l'être de l'homme.

Il s'en déduit les deux questions fondamentales des névrosés : la question hystérique « Suis-je un homme ou une femme ? » liée au prédicat oublié *sexué* et la question obsessionnelle « Suis-je vivant ou mort ? Est-ce que j'existe ? » liée au jugement d'existence renvoyé à l'impossible du fait de l'oubli du jugement d'attribution *sexué*.

Une logique de l'impossible

Freud n'a cessé de mettre au jour la logique de l'inconscient. Cette logique lui apparaît dans le rêve des rêves : *l'injection faite à Irma*, où le réel de la gorge d'Irma appelle l'écriture de la lettre, la formule de la triméthylamine qui répond à ce réel, et où la logique paradoxale, impossible, du chaudron oriente le plaidoyer du rêve qui disculperait Freud de sa part dans les souffrances d'Irma. Ce plaidoyer lui fait penser à la défense de l'homme que son voisin accusait de lui avoir rendu un chaudron en mauvais état :

- 1° il lui avait rapporté son chaudron intact,
- 2° le chaudron était déjà percé quand il le lui avait emprunté,
- 3° il n'avait jamais emprunté de chaudron à son voisin⁴.

Plus loin, dans le même ouvrage, Freud précise ce point où p et non p fonctionnent de manière concomitante : « La manière dont le rêve exprime les catégories de l'opposition et de la contradiction est particulièrement frappante : il ne les exprime pas, il paraît ignorer le "non". Il excelle à réunir les contraires et à les représenter en un seul objet. Le rêve représente aussi un élément quelconque par son désir contraire, de sorte qu'on ne peut savoir si un élément du rêve, susceptible de contradiction, trahit un contenu positif ou négatif dans les pensées du rêve⁵. » Freud donne l'exemple d'un fragment de rêve où la rêveuse tient à la main un rameau fleuri qui lui évoque un lys, symbole de la pureté de la Vierge dans l'Annonciation, mais les fleurs en sont rouges comme des camélias, évoquant la « luxure » de la

Dame aux camélias, qui mettait un camélia blanc dans sa chevelure lorsqu'elle était disponible et un camélia rouge quand elle avait ses règles ⁶.

Et Lacan de commenter en conclusion de la séance du 12 janvier 1972 du séminaire ...*Ou pire* :

[...] l'usage de la logique n'est pas sans rapport avec le contenu de l'inconscient. Ce n'est pas parce que Freud a dit que l'inconscient ne connaissait pas la contradiction pour qu'il ne soit pas terre promise à la conquête de la logique. Sommes-nous arrivés en ce siècle sans savoir qu'une logique peut parfaitement se passer du principe de contradiction ? Quant à dire que, dans tout ce qu'a écrit Freud sur l'inconscient, la logique n'existe pas, il faudrait n'avoir jamais lu l'usage qu'il a fait de tel ou tel terme, *je l'aime, elle, je ne l'aime pas, lui*, toutes les façons qu'il y a de nier le *je l'aime, lui*, par exemple, c'est-à-dire par des voies grammaticales, pour dire que l'inconscient n'est pas explorable par les voies d'une logique ⁷.

Le désir du mathématicien

Lacan isole le désir du mathématicien, à l'instar du désir de l'analyste, lors du séminaire *D'un Autre à l'autre*, le 8 janvier 1968. C'est un désir qui découle de sa définition de la science comme l'échec de l'effort de suturer son propre sujet. « La logique moderne [...], écrit-il dans "La science et la vérité" en 1965, est incontestablement la conséquence strictement déterminée d'une tentative de suturer le sujet de la science, et le dernier théorème de Gödel montre qu'elle y échoue, ce qui veut dire que le sujet en question reste le corrélat de la science, mais un corrélat antinomique puisque la science s'avère définie par la non-issu de l'effort pour le suturer ⁸. »

C'est le mathématicien John (ou János) von Neumann qui lui donne cette idée. Il lui avait déjà donné un appui avec la théorie des jeux, que Lacan étudie dans son article sur *La Lettre volée* ⁹. Lacan en déduit les graphes du jeu de pair et impair qu'Edgar Poe évoque. Von Neumann pointe un résidu de l'expérience logique : la trace du sujet qui, pour Lacan, n'est pas de l'ordre de la chute de l'objet, mais est de l'ordre de la coupure subjective entre le discours de la mathématique, les dits mathématiques (axiomes, théorèmes, etc.), et le langage formel, logique, qui inclut les définitions. Ce langage formel est un langage *sans équivoque* et qui *s'écrit*. Et, lui, il *ek-siste*, de l'ordre du dire, comme Lacan le précisera dans « L'étourdit ¹⁰ ».

Avec les deux théorèmes d'incomplétude de Gödel, von Neumann note que le manque, l'incomplétude qu'ils mettent en évidence est cette place vide où le sujet mathématicien et son désir se logent.

Le premier théorème établit qu'une théorie cohérente (ou consistante) suffisante pour y démontrer les théorèmes de base de l'arithmétique est

nécessairement *incomplète*, au sens où il existe des énoncés qui n'y sont ni démontrables, ni réfutables (un énoncé est *démontrable* si on peut le déduire des axiomes de la théorie, il est *réfutable* si on peut déduire sa négation). On parle alors d'énoncés *indécidables* dans la théorie.

Par exemple, l'hypothèse du continu de Cantor selon laquelle le cardinal de l'ensemble des nombres réels, \mathbb{R} , est aleph 1, \aleph_1 , le nombre transfini juste supérieur à aleph 0, \aleph_0 , le cardinal des nombres entiers, \mathbb{N} , c'est-à-dire que \aleph_1 égalerait 2 à la puissance \aleph_0 , cette hypothèse donc que Cantor a tenté de démontrer toute sa vie est indécidable, comme Paul Cohen l'a démontré en 1963 ¹¹.

Le second théorème d'incomplétude est à la fois un corollaire et une formalisation d'une partie de la preuve du premier. Il traite le problème des preuves de cohérence d'une théorie : une théorie est *cohérente* (*consistante*) s'il existe des énoncés qui n'y sont pas démontrables (ou, ce qui revient au même, si on ne peut y démontrer A et non A). Par exemple, on exprime souvent la cohérence de l'arithmétique par le fait que l'énoncé $0 = 1$ n'y est pas démontrable (sachant que bien entendu $0 \neq 1$ l'est). Sous des hypothèses à peine plus fortes que celles du premier théorème, on peut construire un énoncé exprimant la cohérence (la consistance) d'une théorie dans le langage de celle-ci. Le second théorème affirme alors que si la théorie est cohérente, cet énoncé ne peut pas en être conséquence, ce que l'on peut résumer par : « Une théorie cohérente ne démontre pas sa propre cohérence. »

En 1970, dans « Radiophonie », Lacan soutient que « les coupures de l'inconscient montrent cette structure [de la logique de l'incomplétude gödelienne], à l'attester de chutes pareilles à cerner ¹². » Avec ces « chutes », l'objet *a* revient dans cette articulation inconscient-logique gödelienne, contrairement au passage antérieur de *D'un Autre à l'autre* qui suit.

Lors de la séance du 8 janvier 1968 de *D'un Autre à l'autre*, Lacan commente les théorèmes d'incomplétude ainsi :

Il y a avec la coupure entre le discours mathématique et le langage logique formel une limite qui ne découvre rien, sans doute, que le discours mathématique n'y ait lui-même découvert puisque c'est sur ce champ de découverte qu'il met à l'épreuve une méthode qui lui permet de l'interroger sur [...] jusqu'où il peut rendre compte de lui-même, jusqu'où pourrait être dit atteinte sa coïncidence avec son propre contenu, si ces termes avaient un sens, alors que c'est le domaine même où la notion de contenu vient à être à proprement parler vidée. Dire avec Von Neumann qu'après tout ceci est très bien puisque ceci témoigne que les mathématiciens sont encore là pour quelque chose, puisque c'est avec ce qui là se présente avec sa nécessité, son *ananke* propre, ses nécessités de détour, qu'ils auront bien leur rôle ; c'est

parce qu'il y manque quelque chose que le *désir du mathématicien* va venir en jeu ¹³.

Cantor, Pascal et bien d'autres donnent un exemple de ce désir (cf. *infra*).

Et bien ! je crois qu'ici même Von Neumann va un peu plus loin, à savoir que je crois que [son] terme de résidu est impropre, et que ce qui se révèle ici de cette fonction que déjà sous plusieurs biais j'ai évoquée sous le titre de l'impossible est d'une autre structure que celle à quoi nous avons affaire dans la chute de ce que j'ai appelé l'objet *a*. Bien plus, je crois que ce qui se révèle ici de manque, pour n'être pas moins structural, révèle sans doute la présence du sujet, mais d'aucun autre sujet que celui qui a fait la coupure, celle qui sépare le dénommé métalangage d'un certain champ mathématique, à savoir tout simplement son discours, la coupure qui sépare ce langage d'un autre langage isolé, d'un langage d'artifice, du langage formel ; en quoi cette opération, la coupure, n'est pas moins féconde pour autant puisqu'elle révèle des propriétés qui sont bien de l'étoffe même du discours mathématique en ceci qu'il s'agit des nombres entiers sur le statut desquels vous savez qu'on n'a pas fini et qu'on ne finira guère avant un certain temps d'épiloguer, mais sur lequel, précisément, de savoir si ces nombres ont telle place ontologiquement [toujours la révocation de la question de *l'être*] ou pas est une question totalement étrangère à l'expérience de discours en tant qu'elle opère avec eux et qu'elle peut faire cette opération double : 1) de se construire, 2) de se formaliser ¹⁴.

Et Lacan de conclure cette séance : « Je pense pouvoir vous faire sentir que c'est autour de cette incertitude, est-ce que "je" existe ? que se joue le pari de Pascal ¹⁵. » Pari de Pascal qu'il va étudier précisément lors des séances suivantes et qu'il considère comme le symptôme de Pascal, où le sujet n'est pas suturé et où son désir le porte.

Lors du compte rendu du séminaire ...*Ou pire*, Lacan revient sur le désir du mathématicien, qu'il définit comme le désir de chiffrer au-delà du *joui-sens* ¹⁶. Le désir de chiffrer le réel avec la lettre vide de sens, ajoutera-t-il. Et il rapproche le désir de l'analyste du désir de Cantor, qui chiffrera les transfinis au-delà du sens joui, dans la « Proposition d'octobre 1967 » :

Ce qu'il y a à savoir [pour l'analyste], peut être tracé du même rapport « en réserve » selon lequel opère toute logique digne de ce nom. Ça ne veut rien dire de « particulier », mais ça s'articule en chaînes de lettres si rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une, le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir.

L'étonnant est qu'avec ça on trouve quelque chose, les nombres transfinis par exemple. Qu'en était-il d'eux, *avant* ? J'indique ici leur rapport qui leur a donné consistance. Il est utile de penser à l'aventure d'un Cantor, aventure qui ne fut pas précisément gratuite, pour suggérer l'ordre, ne fût-il pas, lui, transfini, où le désir du psychanalyste se situe ¹⁷.

Et lors du séminaire *Les non-dupes errent*¹⁸, le 9 avril 1974, Lacan aspire à une République des analystes, comme il y eut une République des mathématiciens qui échangèrent autour de Pascal sur la cycloïde, les Fermat, Roberval, Carcavi et autres « mordus » de la cycloïde dont le seul moteur était le désir de savoir, que, dans sa « Lettre aux Italiens¹⁹ », Lacan considère comme le désir inédit de l'analyste. Il y précise : « Sans essayer ce rapport [sexuel] de l'écrire, pas moyen en effet d'arriver à ce que j'ai, du même coup que je posais son inex-sistence, proposé comme un but par où la psychanalyse s'égalerait à la science : à savoir démontrer que ce rapport est impossible à écrire, soit que c'est en cela qu'il n'est pas affirmable mais aussi bien non réfutable : au titre de la vérité²⁰. » Il serait donc indécidable.

Cette vérité et ce réel nous amènent au fragment suivant.

La logique, science du réel

Lors du séminaire *Les non-dupes errent* du 12 février 1974, Lacan définit la logique comme « science du réel », un réel qui s'oppose au vrai. Il va s'appuyer sur Aristote et son *Organon*, notamment sur *De l'interprétation*. Aristote note que le syllogisme, avec ses trois propositions (par exemple : tous les hommes sont mortels, etc.), fonctionne en remplaçant ses trois termes par les lettres α , β , γ . Tous les α sont β , γ est α , donc γ est β . Dès le départ, il s'agit d'une structure réelle et non d'un vrai « de nature », puisque le syllogisme peut valider une formule absurde en mettant des termes α , β , γ au hasard. Les α , β , γ sont vides de tout sens, ce qui les rend d'autant plus opérants. Lacan note aussi que les trois termes du syllogisme d'Aristote sont un pressentiment du nœud borroméen à trois et que ce trois implique la troisième « dit-mension » du réel. Ce réel s'écrit en lettres vides de sens alors que le vrai relève de l'espace du dire, ce qui en fait un vrai de texture, fait de signifiants. Au niveau de l'inconscient, ce qui s'écrit, ces lettres, tourne autour du trou que ménage l'impossible inscription du rapport sexuel dans la structure (la gorge d'Irma par exemple) et ces lettres énigmatiques (la formule de la triméthylamine) viennent faire bord à ce réel qui ne cesse de ne pas s'écrire.

Dans le discours analytique, qui donne une structure réelle à l'espace du dire, le savoir réel, acéphale, de l'inconscient, noté S2, vient à la place de la vérité. C'est le seul discours où savoir réel et vérité symbolique se conjoignent. Le dire des dits vrais en analyse est la rainure par où passe ce qui supplée à l'absence, à l'impossibilité d'écrire comme tel le rapport sexuel et, par là, il le réalise quand même entre un homme et une femme pas-toute, dans la contingence. C'est à dire le vrai – c'est-à-dire des conneries,

celles qui nous viennent comme ça dans l'association libre – qu'on arrive à frayer la voie vers quelque chose qui, au hasard et par erreur, cesse de ne pas s'écrire, comme Lacan définit le contingent, et cela mène entre deux sujets à établir quelque chose qui a l'air de s'écrire : d'où l'importance de la lettre d'(a)mur qui s'écrit sur le mur de l'impossible rapport sexuel.

Pour que ce qui coule dans la rainure de la vérité labyrinthique dans le discours analytique puisse suppléer au rapport entre deux sujets qui y sont élevés au rang de signifiants, il faut que le S₂, le savoir inconscient, soit réel, et qu'il surgisse dans sa singularité dans le flot des dits particuliers. Ce savoir sans sujet réel est un dépôt, un sédiment qui s'imprime. Il y a S₂, S indice 2, deux S, deux signifiants grand S qui s'impriment, et qui donnent, selon la voie du pur hasard, la voie de ce qui, avant tout, clochait dans ces rapports avec ceux qui étaient là pour présider à ce qu'on appelle la « formation » du sujet, le « couple » parental par exemple, qui donnent donc ce savoir indélébile et en même temps absolument pas subjectivé, qui donnent donc ce savoir réel, dysharmonique, imprimé là quelque part, imprimé, tout comme dans Aristote l'alpha, le bêta et le gamma. Et c'est ça qui sera l'inconscient.

Pour conclure, voici ce que la logique inconsciente de la sexuation implique : c'est autour du phallus que continue à tourner – parce que c'en est à la fois la cause et le masque – la non-existence du rapport sexuel. Pour L'homme, l'amour, cela va sans dire. L'amour, cela va sans dire parce qu'il lui suffit de sa jouissance phallique, et c'est pour cela qu'il n'y comprend rien. Mais pour une femme, il faut prendre les choses par un autre biais. Si pour L'homme cela va sans dire parce que la jouissance phallique couvre tout et l'aveugle, la jouissance d'une femme, elle, ne va pas sans dire, c'est-à-dire sans l'espace réel du dire où se loge la vérité, en quoi sa jouissance relève d'une exigence logique ²¹.

* [↑](#) Exposé lors de la journée « Science et Psychanalyse » du pôle Provence-Corse, à Marseille, le 3 décembre 2022.

1. [↑](#) R. Menendez, « Ce qui de Brentano reste chez Freud », *Psychanalyse Yetu*, n° 42, Toulouse, Érès, 2018, p. 21-34.

2. [↑](#) F. Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Aubier, 1944, cité par R. Menendez, *ibid.*

3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 16.

4. ↑ S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, trad. I. Meyerson, Paris, PUF, 1971, p. 111.
5. ↑ *Ibid.*, p. 274.
6. ↑ *Ibid.*, p. 275.
7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 48. Revu avec l'enregistrement audio de la séance et la nouvelle transcription de Staferla.
8. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 859.
9. ↑ J. Lacan, « Le séminaire sur "La lettre volée" », dans *Écrits, op. cit.*, p. 11-61.
10. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 449-495.
11. ↑ Voir M. Mosconi, « Psychoses et infinis : János Bolyai et Georg Cantor », *L'En-je lacanien*, n° 21, Toulouse, Érès, 2013, p. 155-171, où les choses sont détaillées et où un tableau original de la construction des transfinis (créé par l'autrice) est donné. Un nombre réel est constitué par un nombre fini ou infini de nombres entiers (par exemple : $2/3 = 0,6666666...$). Un nombre réel est alors considéré comme une partie de l'ensemble des nombres entiers. Or le cardinal de l'ensemble des parties d'un ensemble A donné est égal à 2 à la puissance du cardinal de A. Donc le cardinal de l'ensemble des nombres réels, R, que Cantor nomme « le continu » car il établit une bijection entre l'ensemble des points d'un segment de droite continu (sans trous) et l'ensemble des nombres réels, ce cardinal de R donc, est égal à 2 à la puissance du cardinal de l'ensemble des nombres entiers (N) aleph zéro. C'est une simplification liée à l'infini des ensembles. L'enjeu pour Cantor est de démontrer que ce cardinal de l'ensemble des nombres réels est égal à aleph un, l'ensemble immédiatement successeur d'aleph zéro, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'ensembles transfinis intermédiaires entre N et R. Or ce n'est ni démontrable, ni réfutable, c'est indécidable.
12. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Le Seuil, 1970, p. 55-99, p. 72.
13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006. La version citée est celle de Staferla. Je souligne.
14. ↑ *Ibid.*
15. ↑ *Ibid.*
16. ↑ J. Lacan, « ... ou pire. Compte rendu du Séminaire 1971-1972 », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 547.
17. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 249.
18. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, version Staferla, séance du 9 avril 1974.
19. ↑ J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 308.
20. ↑ *Ibid.*
21. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent, op. cit.*, séance du 12 février 1974.